



Conférence donnée au cours de la session 2014 des Semaines sociales de France, « L'homme et les technosciences, le défi »

L'imaginaire des technosciences

Philippe Borrel
Alain Damasio
Flore Vasseur

La table ronde est précédée de la projection du documentaire de Philippe Borrel *Un monde sans humains ?* qui nous fait découvrir ce que pourrait être le monde demain, ou du moins après-demain. On nous promet un monde où les défauts et déficiences seront gommés. Comme ces patients tétraplégiques greffés de micro-implants capables de commander par la pensée un ordinateur. Et mieux encore dans ce monde, l'homme pourra non seulement être corrigé mais aussi amélioré. À l'image de ces golfeurs qui se font opérer les yeux pour avoir une vision « plus que parfaite ». L'avenir ultime : le cyborg, être mi-humain, mi-machine, homme truffé de prothèses bioniques. Philippe Borrel porte un regard critique sur ce monde. Un regard militant. Aujourd'hui, ce sont les performances physiques que l'on parle d'augmenter. Mais le stade ultime, c'est le cerveau, le développement d'interfaces ordinateur/cerveau.

Christophe Fourel¹ : Pour débattre de ce « monde sans humains » que nous a fait découvrir Philippe Borrel, nous avons convié deux romanciers.

Alain Damasio, vous êtes auteur d'ouvrages de science-fiction et connu notamment pour *La Zone du dehors*² dont l'histoire se déroule en 2084, allusion au célèbre *1984* de George Orwell. Votre fiction montre la fragilité de la démocratie dans nos sociétés de contrôle où nouvelles technologies et médias tissent leurs fibres... avec notre consentement implicite.

Flore Vasseur, vous avez étudié à l'Institut d'études politiques avant d'intégrer HEC, puis d'entamer une carrière dans le luxe. Depuis une dizaine d'années, vous vous êtes tournée vers l'écriture. Votre domaine, c'est la politique-fiction. Votre dernier ouvrage, *En bande organisée*³, dénonce, sous la forme d'un polar, l'OPA du monde de la finance sur l'humanité. Vous écrivez dans ce livre : « Grâce aux politiques et aux technocrates les conseillant, la finance est devenue une industrie et non un moyen de financer l'activité. Le politique a gobé sans le moindre doute ce fantasme d'une industrie financière ultra-sophistiquée et parfaitement dupe. Magique, elle avait d'ailleurs tout prévu, les assurances, les dérivés, sous couvert d'acronymes de plus en plus incompréhensibles, l'innovation perpétuelle. Et moins le politique comprend, moins il régule... Il s'est passé les menottes. Il a donné les clés à la finance. »

Christophe Fourel : *Alain Damasio, êtes-vous au-delà de tout ça ?*

Alain Damasio : Pas du tout. Le transhumanisme est un sujet que je connais bien. Cela fait une vingtaine d'années que je travaille dessus. Quand on revoit ce documentaire pour la seconde fois, on lui trouve encore plus de saveur et d'humour. J'ai été frappé par les mimiques, les arrière-plans ironiques placés dans ce film. Mais aussi par ce que je nommerais un « flagrant délit de mythification ou de mystification ». Les transhumanistes sont en train de créer un nouveau mythe et, pour que nous y adhérons, ils recourent à une sorte de *storytelling* très proche des mythes païens ou para-religieux. Ainsi, nous ne sommes pas très loin de la «

1 Christophe Fourel, économiste, présidait la séance.

2 Gallimard, 2001, collection Folio SF, nouvelle édition 2014.

3 Equateurs, 2013.

pensée magique » (« Avec mon cerveau je vais déplacer un objet »), voire du « cerveau magique » (« Je pourrai même déplacer ma mémoire dans le silicium ! »). Ajoutez à cela la figure du prophète Ray Kurzweil qui nous annonce, de manière prémonitoire, l'avènement pour 2029 de robots plus intelligents que l'homme... 2029, pas 2020 ! Enfin on retrouve ce mépris du corps, de cette enveloppe corporelle encombrante et, comme dans la plupart des religions, la fascination pour la dématérialisation.

Une question se pose : pourquoi à ce moment particulier de l'histoire de l'espèce humaine a-t-on besoin de créer de tels mythes ? Ce que révèle ce documentaire est essentiel : nous arrivons à un seuil de dépossession de nos vies par anthropotechnie⁴. Nous voyons se profiler à l'horizon l'hybridation homme/machine, nous sommes entourés d'un cocon technologique multicouches, prisonniers de ce cocon. Il faut alors trouver du sens. Au Moyen Âge, on redoutait la nature et les forêts opaques. On créait des mythes pour expliquer la nature et ses mystères. Nous en sommes arrivés au même point. Nous sommes tellement dépossédés par la technologie qu'il nous faut créer des mythes pour nous réapproprier ce monde qui nous échappe.

Christophe Fourel : *Flore Vasseur, vous êtes plutôt un auteur de politique-fiction. Qu'est-ce que ce documentaire vous inspire ?*

Flore Vasseur : Je travaille à une échéance bien moins longue. De l'ordre de 5 ou 10 ans. Par ailleurs, mon terreau privilégié, c'est le monde économique. C'est donc cet aspect économique qui m'intéresse le plus. Il est d'ailleurs présent en filigrane dans tout ce qui nous est dévoilé dans ce documentaire. Ces robots et cette déification des robots proposés comme solution à tout dès les premières secondes du film, c'est le nouvel avatar d'une économie et d'une idéologie qui, depuis des décennies, nous proposent une seule chose, le culte de la performance. Nous devons être performants, nous conformer à des attitudes, à des modes de pensée. Cette idéologie du progrès, du rendement permanent, s'impose depuis des décennies grâce au taillage en pièces de toute pensée critique qui pourrait la contester. En fait, sous couvert d'efficacité, cette idéologie n'est rien d'autre qu'une fuite en avant qui nous permet de continuer sur le même chemin sans aucunement nous interroger sur sa destination ultime. Aujourd'hui, s'il vous prend de contester les recherches menées dans la Silicon Valley, on vous ringardise, si vous affirmez que vous êtes opposés aux robots, vous êtes rétrogrades, contre le progrès, tout juste si on ne vous dit pas que vous voulez revenir à l'âge de pierre. La discussion est impossible, le débat est forclos.

En tant que romancière, en tant que citoyenne, et surtout en tant que personne qui a travaillé en entreprise, ce que je vois arriver, c'est la promesse d'un gouvernement par les algorithmes. Cette puissance de l'économie a infiltré la politique qui est, elle aussi, à la recherche de l'optimisation. Ne dit-on pas qu'il faut « optimiser » les dépenses publiques, les dépenses de santé ? C'est ça le progrès de notre société : l'optimisation. Mon cri d'alarme : dénoncer le fait qu'il est très difficile de résister à cette tendance. C'est le rôle des artistes, des penseurs, des documentaristes que d'entrer en résistance. Ce n'est pas nouveau. On nous a vendu un néolibéralisme qui devait nous rendre plus heureux, plus efficaces, nous apporter du bien-être, nous permettre de vivre plus longtemps et, pourquoi pas, de devenir un jour immortels.

Et tout cela est décidé par des logiciels prédictifs. C'est en cours, c'est trop tard. Sous prétexte d'accéder à tous ces avantages, tous ces « progrès », on a lâché, abandonné notre liberté. On a renoncé. C'est un débat vieux comme le monde. Je voudrais vous rappeler ici un texte de La Boétie qui date de 1549. La Boétie n'avait que 18 ans lorsqu'il a écrit ce texte qui n'a pas pris une ride. Il s'agit du « Discours de la servitude volontaire »⁵ que je vous recommande de lire.

Philippe Borrel : En effet, lorsqu'on entend les propos tenus par certains transhumanistes, on se dit que tout cela paraît délirant. Mais est-ce à ce point délirant ? Ou est-ce le futur proche ? Ray Kurzweil a été embauché par Google ! Google a ouvert une filiale sur la longévité infinie. De son côté, le jeune homme interviewé dans le documentaire a trouvé un business angel pour

4 L'anthropotechnie désigne les techniques de transformation biologique de l'humain, que ce soit des modifications esthétiques, le dopage physique ou intellectuel, la modulation de l'humeur et de la sexualité, la cyborgisation, etc.

5 Publié par et disponible sur www.singulier.eu/textes/reference/texte/pdf/servitude.pdf

le soutenir, ce qui lui permettra d'ouvrir une start-up. À l'échelle européenne, l'expérience menée par David est également conduite à Lausanne à l'école polytechnique : on étudie une colonne neuronale du cerveau et on dépense des centaines de millions d'euros pour en apprendre plus sur le cerveau humain et alimenter l'émergence d'une intelligence artificielle autonome. Alors, bien sûr, on peut critiquer ce *storytelling* à l'américaine, mais, d'une part, il est très bien construit et très bien pensé, d'autre part, nous ne sommes pas épargnés en Europe. Savez-vous que des chercheurs en sociologie travaillent à « l'acceptabilité » de ces technologies ? En d'autres termes, comment faire pour qu'on ait envie de ces technologies, qu'on en ait « besoin ». C'est comme les lobbies. L'acceptabilité pourrait être au service du bien commun, mais c'est souvent l'agenda des plus puissants qui passe en priorité ! On nous prend pour des enfants. On essaye de nous faire gober des choses énormes. Et ça fonctionne, car tout est devenu marché, même l'humain.

C'est également vrai en politique, où nous sommes devenus des consommateurs. On consomme toutes les X années, au gré des élections, une offre politique, marchande. Derrière cette offre, quels sont les intérêts à l'œuvre ? Je m'intéresse à des livres comme *Gouverner par le chaos*⁶ dans lequel l'auteur explique que, finalement, depuis les années 20, des techniques de management, des techniques comportementales et psychosociales ont été mises en application, affinées au fil du temps, pour gouverner par la peur, pour nous faire perdre nos repères, notre capacité à nous projeter dans l'avenir, dans le collectif. On a réussi à individualiser la société pour mieux la maintenir dans un état de sidération qui la rend incapable de se projeter et de désirer autre chose, de proposer une vision commune.

Du coup, qui décide aujourd'hui de ce qui relève de questions politiques liées à la robotisation ? On nous dresse le spectre d'une nouvelle vague d'automatisation avec des robots qui ne s'attaqueront plus seulement au travail des cols bleus, mais au socle même de notre société : les cols blancs.

Qu'a-t-on fait depuis des décennies ? On nous a dit : « Il faut suivre le protocole », ce qui revient à dire : « Il ne faut plus penser pour être efficace ». Or, si on suit le protocole, on est substituable par une machine. L'urgence est donc là : arriver à recréer du lien, des espaces politiques de discussion, recréer des envies, des projections, qui nous fassent sortir de cette sidération. Après avoir réalisé *Un monde sans humains ?*, j'ai ressenti l'urgence d'offrir un contrechamp pour parler de ceux qui inventent d'autres paradigmes et c'est pourquoi j'ai tourné *L'urgence de ralentir*. Je ressens intuitivement l'urgence de réaliser *Un monde sans travail ?* qui serait le troisième épisode après *Un monde sans fous ?* diffusé sur les écrans en 2010.

La robotisation fait-elle partie de ces prophéties auto-réalisatrices ? Ou bien est-ce au contraire une chance pour repenser la société ? La question du sens est essentielle : dans quel monde voulons-nous vivre ? Cette question demande à être débattue dans toutes les assemblées, jeunes et moins jeunes.

Christophe Fourel : *Après avoir vu un film comme celui-ci, comment ne pas devenir technophobe ? Quand nous avons préparé ce temps ensemble, Alain Damasio me disait qu'une des fonctions que peut avoir la science-fiction est précisément de nous acclimater à ces futurs possibles.*

Alain Damasio : Je voudrais revenir au thème initial de la table ronde, l'imaginaire des technosciences. Pour moi qui suis écrivain de science-fiction, c'est aujourd'hui son âge d'or ! Nous avons une responsabilité capitale. Nous pouvons scénariser le futur ! Soit sous forme d'une utopie, soit d'une dystopie – ou contre-utopie. La science-fiction est très puissante sur ce plan-là. Si je raconte l'histoire de gens qui portent des techno-greffes, est-ce que je ne rends pas acceptables ces techno-greffes que par ailleurs je condamne ? Je suis ni technophobe ni technophile, mais je me pose la question : qu'est-ce que la technologie change dans mon rapport au monde et même dans mon rapport à moi-même ?

Alors quel est l'imaginaire du transhumanisme ? Ces gens produisent des fictions. Ces fictions, on pourrait en rire et les mettre à côté de mes propres livres. Mais derrière, il y a des intérêts financiers extrêmement forts. Que font-ils ? Leur pouvoir leur permet de scénariser, d'utiliser l'imaginaire pour préempter le futur. Ils en ont les moyens. C'est une prophétie auto-

6 Lucien Cerise, *Gouverner par le chaos. Ingénierie sociale et mondialisation*, Max Milo, 2010, version réactualisée, 2014.

réalisatrice. Pour moi, il y a donc un « combat des imaginaires » à mener. Les transhumanistes ont lancé ce combat imaginaire. Il nous reste à nous positionner dans ce combat. Nous disposons de ressources fabuleuses qui ne sont pas seulement argumentatives. On peut s'appuyer sur des personnages, sur l'identification à ces personnages. On peut s'appuyer sur un style, des affects ; et toutes ces variables font qu'on va rendre désirable un autre futur que celui qu'ils sont en train de nous vendre. Dans mes livres, j'essaie de mettre en récit la résistance de groupes humains qui travaillent ensemble, militent pour réagir à ce qui se met en place. Mes livres tentent d'anticiper la généralisation de la société de contrôle, cette société où l'on retrouve des capteurs partout dans la vie et dans la ville. Mon espoir : proposer un futur alternatif à celui-là, désincarcérer le futur de la vision qu'on nous en a donnée. Ce tissu de sottises a d'ores et déjà un sacré rayonnement aux USA et commence à en avoir chez nous aussi. Il est plus que temps de réagir.

Philippe Borrel : Le personnage d'Alain, chef de la résistance dans *La Zone du dehors*, finit quand même par être récupéré par le système. Il y a donc toujours une récupération de la résistance. Sans vouloir être complotiste, je dirais que c'est comme s'il existait une sorte de gouvernement secret qui serait cyclique. « Ils » auraient toujours un coup d'avance..

Alain Damasio : Il nous appartient de toujours garder un coup d'avance. Dans la militance, nous avons le coup d'avance. Mais maintenant, c'est eux. Ce qui me frappe, c'est la résurgence de pensées très enfantines qui s'appuient sur des mythes anciens comme le désir antique d'être dieu, la pulsion démiurgique, le contrôle des objets par la pensée, le désir de ne plus vieillir, ne plus mourir, ne plus supporter la maladie. En somme, l'envie enfantine de dépasser la condition humaine au lieu d'incarner cette condition humaine, d'être humain avec tout ce dont nous disposons pour vivre une vie intense. Il faut habiter notre humanité, l'incarner et vivre avec toute la puissance de notre humanité au lieu de rechercher la toute-puissance. Alors, on se rendra compte de la vanité de tous ces développements transhumanistes.

Christophe Fourel : *Flore, écrivez-vous avec l'idée, au travers de vos livres de politique-fiction, de créer d'autres imaginaires, en espérant orienter l'agenda politique vers des sujets plus tournés vers le bien commun ?*

Flore Vasseur : L'imaginaire est la façon dont on est capable de comprendre ce qui se passe et de se projeter dans l'avenir. En tant que romancière, avec mes histoires, j'essaie de décrypter ce qui se passe, de pointer certains problèmes afin d'aider des personnes à analyser et à comprendre le monde qui nous entoure, ceux et celles qui n'en ont ni le temps, ni la disponibilité d'esprit, car ils sont plongés dans la vie réelle où on leur demande d'être toujours plus efficaces. Je tâche d'inventer des histoires qui créent des « clashes » pour que mes lecteurs prennent conscience de certaines dominations à l'œuvre. Car, même dans cette table ronde, ne sommes-nous pas un peu dans la fabrique du consentement, dans le renoncement ? Nous avons renoncé à nous battre contre cette idéologie. J'utilise souvent des personnages qui sont dans la puissance : ils ont réussi, ils appartiennent à la sphère économique avancée, mais au fond, ils sont creux. Mes personnages sont creux, mais crédibles, ils appartiennent au monde réel. Figurez-vous que je suis submergée de courriers de lecteurs me disant : « Mais c'est mon copain, c'est ma femme, que vous avez décrits. » Mon objectif est de mettre à l'œuvre les choix qui se trouvent face à nous. Nous avons le choix d'accepter de renoncer ou au contraire de refuser. Nous pouvons ne pas faire le lien entre l'iPhone qu'on achète et la perte de liberté qui va immédiatement s'y attacher. Nous pouvons dire : « Ah chouette, j'ai un nouveau GPS dans ma voiture, donné par mon assurance ! » Oui, mais maintenant mon assurance va tout savoir sur moi. Chaque jour, nous faisons des choix. Chaque jour, nous avons la possibilité de renoncer à notre liberté pour un peu plus de confort ou au contraire de défendre cette liberté quitte à se priver de cette moite tiédeur qu'offre le confort. Car la possibilité d'émancipation passe par la rébellion et par des deuils. Non, nous ne sommes pas immortels, puissants, performants. Oui, nous sommes des êtres faillibles. Et pour revenir à notre sujet, celui des « imaginaires », oui il y a préemption du discours religieux car la religion a disparu pour ces gens-là. Il n'y a plus de débat éthique chez eux puisqu'ils sont posthumains. Et c'est pour cela que je mets en œuvre dans mes livres des gens qui doutent, qui pleurent... qui sont humains, en somme.